

Le Kunsten Festival des Arts se refait une jeunesse

SCÈNES L'équipe du « Kunst » dévoilait mardi une programmation de haut vol

► Du 4 au 26 mai aura lieu la 23^e édition du Kunsten Festival des Arts.

► Une quarantaine de spectacles venus des quatre coins du monde et dispersés dans toute la capitale.

► Défrichage d'un festival pour spectateurs aventuriers, qui préfèrent le risque au divertissement plan-plan.

Avec sa sobriété habituelle – sans slogan ni images – le Kunsten Festival des Arts dévoilait mardi une brochure couleur saumon. « *Couleur sparadrap* » tient à préciser le directeur artistique de l'événement, Christophe Slagmuylder. Signe que cette édition 2018 s'engage à panser quelques plaies de notre monde ? S'il est une éraflure qu'elle entend en tout cas soulager, c'est la propension de nos sociétés à tout simplifier. « *La simplification est rassurante*, explique le directeur artistique. *Le monde est dominé par la simplification des discours politiques, des propagandes idéolo-*

giques, des idées reçues, des rumeurs, des opinions partagées en masse sur les réseaux sociaux. » Allergique à ces mécanismes réducteurs, le « Kunst » promet au contraire des spectacles qui préfèrent les idées aux slogans, qui revendiquent une foule de regards possibles sur un même questionnement, qui ne figent rien mais s'écrivent en direct.

Forcément, cette démarche ne nous facilite pas la tâche. Tout comme on s'arrache les cheveux chaque année pour illustrer nos annonces du Kunst avec des photos un tantinet limpides (le service de communication prenant un malin plaisir à nous envoyer des images cryptiques), définir les contours précis du festival revient à photographier le vent. « *C'est un festival qui ne s'approche pas facilement,* » revendique fièrement son curateur. *Un festival qui aime la prise de risque plutôt que les valeurs sûres, qui échappe au formatage.* » Vous décrire la forme elle-même des spectacles revient à résoudre la quadrature du cercle. Franchement, comment caser dans un seul tiroir un festival où se croisent un chaman qui propose un concert de carillon dans la ville (Charlemagne Palestine); une performeuse qui réalise des expériences chimiques explosives

pour matérialiser la relation entre l'homme et son environnement (Gwendolin Robin); une danseuse qui renoue avec la sorcellerie pour interroger les formes d'oppression (Latifa Laâbissi); un spectacle interdit aux moins de 18 ans avec des danseurs brésiliens qui font de l'anus une métaphore de la colonisation (Macaquinos)? Et comment étiqueter cette conversation citoyenne qui prend place dans un salon de coiffure, un studio de radio, le parlement ou le lounge d'un hôtel de passe pour reconstituer la parole d'une joueuse de foot de 17 ans, d'un polyamoureux, d'un notaire spécialisé en contrats matrimoniaux ou d'une assistante sexuelle pour personnes handicapées (Anna Rispoli)?

Chercher à définir les contours précis du festival revient à tenter de photographier le vent.

Seule lueur d'espoir pour la journaliste que nous sommes, avide de vous éclairer un minimum dans ce labyrinthe broussailleux: se raccrocher aux quelques courants visibles qui parcourent la programmation. Plusieurs artistes traiteront par exemple des dérives antidémocratiques et de la montée des

populismes en Europe. C'est le cas du Suisse Milo Rau, des Barcelonais d'El Conde de Torrefiel, ou encore de Joris Lacoste et son *Encyclopédie de la parole*.

Habitué à collectionner des archives sonores – discours sur internet ou conversations téléphoniques privées – le Français s'intéresse aujourd'hui aux agressions verbales, discours anti-migrants ou homophobes, poésies nationalistes ou sermons condescendants qui traversent l'Europe. En 24 fragments, chacun décliné dans une langue différente de l'union européenne, il offre une partition particulièrement venimeuse de notre bonne vieille Europe.

On y parlera aussi de décolonisation (Faustin Linyekula), ou encore d'utopies, commémorations de Mai 68 oblige. Mais surtout, on se gavera de créations contemporaines dans une programmation qui compte une quarantaine de spectacles et se fera résolument mobile, dans toute la ville, puisque le centre du festival se déplacera en différents points de la capitale – Théâtre national, Beursschouwburg, Insas, Kanal – où déménageront des terrasses portatives, histoire de continuer de refaire le monde après les spectacles. ■

CATHERINE MAKEREEL

l'édition 2018 Un jeu d'enfants pour imaginer le futur

Nous voulons sortir du commentaire sur ce qui ne va pas pour avoir une vision prospective, voir au-delà de nos difficultés actuelles, » résume Christophe Slagmuylder quand on lui demande de nous donner une couleur précise de cette édition 2018 du Kunst. « *C'est un festival ancré dans le présent mais qui se tourne aussi vers le futur. C'est pour ça que les jeunes générations sont très impliquées dans ce programme.* » A l'image du projet de Sarah Vanhee, *Unforetold* –

que l'on pourrait traduire par « ce que l'on n'a pas encore prédit » – et qui se joue avec de jeunes acteurs de 8 à 12

ans. Tout comme, dans ce même festival l'année dernière, le mémorable *Five Easy Pieces* de Milo Rau mettait en scène des enfants pour raconter l'affaire Dutroux, la jeune artiste belge a mené des ateliers dans des écoles pour explorer l'innocence de ces petits êtres encore préservés de l'inévitable conditionne-

ment de leurs regards et de leurs idées. « *A un âge où ils ne reproduisent pas encore le discours des adultes, Sarah Vanhee leur a demandé d'imaginer le monde futur* », précise le programmateur. En partant de leur imaginaire et de leur faculté à accueillir l'imprévisible avec joie,

ignorant les préjugés ou la hantise du temps, elle les fait jouer dans la boîte noire du théâtre pour éclairer les mondes à inventer.

« Le festival ancré dans le présent se tourne aussi vers le futur : les jeunes générations y sont très impliquées. » CHRISTOPHE SLAGMUYLDER

De son côté, Michiel Vandeveldt travaillera plutôt avec des jeunes de 13 à 23 ans pour interroger l'héritage de Mai 68.

En partant de *Paradise Now*, spectacle du Living Theatre joué en juillet 1968 au festival d'Avignon et dans lequel le célèbre groupe new-yorkais tentait de contaminer le public dans des tranches rebelles, le metteur en scène belge reprend ce happening « poético-anarchiste » pour le frotter aux aspirations

des jeunes d'aujourd'hui. Les nouvelles générations ressentent-elles le besoin de lutter pour un meilleur avenir ? Les idéaux de 68 sont-ils devenus plus hype que contestataires ? Quelles revendications artistiques et politiques le collectif peut-il encore incarner ? Et si 2018 renouait avec l'amour et la révolution ? ■

C.Ma.

SUCCESSION

La fin d'un chapitre

Directeur artistique du Kunsten depuis 2007, Christophe Slagmuylder a annoncé qu'il quittait ses fonctions pour partir en Allemagne diriger le Theater der Welt - festival qui a lieu tous les trois ans dans une ville allemande différente - pour l'édition de Düsseldorf en 2020. « Je reste au Kunsten-Festival des Arts jusqu'à la fin de cette année et j'en programmerai donc encore l'édition 2019, précise le curateur belge. Il n'y a pas de système de mandat et c'était mon choix de partir. Je ne suis pas blasé ni fatigué mais je trouve que, quand on s'occupe d'un festival qui se veut vivant justement, on doit être logique et laisser d'autres idées, d'autres personnes le porter. C'est une histoire de cycles et je ne me voyais tout simplement pas écrire le troisième chapitre du Kunsten, » sourit le successeur de Frie Leysen qui a créé le festival en 1994. « Il appartient au Conseil d'administration du festival, et non à moi, de décider de la suite. Je ne sais pas encore s'il y aura un appel à candidatures. Bicommunautaire et subsidié par tant d'instances différentes, le projet est complexe. »

C.MA.